

Dans le pain de l'aumône en accepter le prix !  
On sait bien qu'oubliés des besoins de la vie,  
Qu'indifférens aux biens qu'ici-bas on envie,  
Vous n'aviez, du génie épurant le flambeau,  
Qu'un seul et noble but, le triomphe du beau !  
On sait bien qu'il venait une heure solennelle,  
Où la gloire élevait votre nom sur son aile,  
Et de votre labeur, par le temps respecté,  
Faisait un legs sublime à la postérité...  
Mais c'était, de la vie épuisant l'amertume,  
Payer trop chèrement une gloire posthume ;  
Le Progrès l'a compris : nos modernes auteurs  
Du classique Hélicon s'épargnent les hauteurs ;  
D'un avenir douteux leur regard se détache ;  
On les voit de leur siècle escompter les penchans  
Battre monnaie avec leurs écrits ou leurs chants,  
Et faire, délivrés d'une règle incommode,  
Du style à la détrempe et de l'art à la mode.

Aucun d'entre eux ne cherche à frapper un grand coup ;  
Ce qu'on veut, le voilà : faire, et beaucoup ;  
La pensée à l'espoir d'un gain brillant s'allume ;  
On écrit des deux, au crayon, à la plume ;  
Sur un ton lucratif par les journaux vanté,  
A peine est-il conçu qu'un livre est enfanté ;  
Au sortir de la presse, encore moite, on le jette  
Au lecteur qui lui tend sa bourse et qui l'achète.  
Qu'importe qu'au rebours du bon sens il soit fait !  
Tout livre qui se vend est un livre parfait.

Vive donc le Progrès, et vive l'art facile !  
Arrière, vieux auteurs ! Et toi, Pinde fossile,  
Qui voulus asservir la pensée à tes lois,  
Arrière !.. Ils ont pâli tes lyriques exploits !  
Honneur aux nouveaux rois de la littérature !  
Place ! voici le drame à la haute stature :  
Sur les longs boulevards, en habit élégant,  
Il se promène au trot de son cheval fringant ;  
Place au roman qui vient de se mettre à l'encre !  
De son hôtel il sort par la porte cochère :  
Dans un brillant coupé, tout doublé de satin,  
Il court au Bois humer la fraîcheur du matin.  
Voyez-vous ce briska ? C'est le gai vaudeville  
Qui, le front rayonnant, va déjeuner en ville,  
Tandis que, tout masqué, le coquet feuilleton  
Chez l'actrice à la mode arrive en phaéton.  
C'est bien ! menez grand train ; faites tout, quoi qu'on dise,  
Du plus noble des arts métier et marchandise ;  
Et le soir, réunis en bachique congrès,  
Le verre en main, chantez le règne du Progrès !

Chantez ! — Jadis aussi, quand venait le dimanche,  
S'asseyant sous la treille et retroussant sa manche,  
Le peuple que grisaient deux doigts de vin clairer,  
Chantait la joie éclosée au seuil du cabaret,  
C'est que le peuple alors ne portait point dans l'âme  
Des cupides désirs la dévorante flamme ;  
C'est que de l'opulence il ne convoitait pas  
La coupe de vermeil et le lit de lampas.  
Sans rêver constamment un destin plus prospère,  
L'artisan s'honorait du métier de son père...  
Le progrès vint : des lors, — folle tentation !  
Chez les fils du faubourg germa l'ambition ;  
Quelques-uns, secondés d'une chance opportune,  
Cramponnèrent leurs doigts au char de la fortune ;  
Au vaniteux banquet des terrestres élus  
Ils sont venus s'asseoir... mais ils ne chantent plus !...

Assez, mes vers, assez !... Ne crois pas que je tente !...  
O Progrès ! de te suivre en ta course éclatante.  
Le colibri peut-il, gonflant ses ailes d'or,  
Atteindre dans son vol l'impétueux condor ?...  
Va, cours, sème à longs flots ta puissante lumière ;  
Démolis le palais, élargis la chaumière,  
Sur la société promène ton niveau ;  
Change notre vieux monde en un monde nouveau ;  
Et, quand tu n'auras plus de borne à ton domaine,  
Quand l'avenir t'aura livré la race humaine,  
Lorsqu'à ses vieilles lois elle aura dit adieu,  
Où la conduiras-tu ? c'est le secret de Dieu.

Hippolyte MISTIER (Guienne.)

TRADUCTION DE LA LETTRE DE M. BROWNSON,  
A L'ÉVÊQUE HOPKINS.

*Suite et fin.*

Ici est la conclusion nécessaire, si elle est une fois admise comme elle doit l'être, le salut est possible dans l'Eglise Catholique Romaine. C'est une conclusion terrible, et digne de l'attention sérieuse de ceux qui parlent si hautement et arrogamment de la " corruption " des " erreurs " et des " usurpations de Rome moderne " ; principalement de ceux qui forment des ligues protestantes et des sociétés de missionnaires pour la conversion des aveugles papistes d'Italie, de France et d'Espagne. Ils feraient bien eux-mêmes de regarder à leur propre fondation. Il faut qu'ils aient un terrible courage pour nier la possibilité du salut dans la communion de l'Eglise Catholique romaine, ou plutôt pour admettre que le salut n'est pas possible dans la leur. S'ils continuent à conclure que le salut n'est possible que dans l'Eglise Catholique romaine, nous les remercierions bien s'ils voulaient nous dire dans laquelle de leurs communions il est possible.

Mais quoi ! Prétendez-vous dire que personne dans ces différentes sectes protestantes ne sera sauvé ? Nous prétendons dire qu'aucun homme ne peut être sauvé s'il n'est pas actuellement ou virtuellement dans l'église qui est en communion avec J. C. et si l'Eglise Catholique romaine est en communion avec lui, les sectes protestantes n'y sont pas, car elles ne sont pas en communion avec elle. Que les individus qui sont extérieurement dans les sectes protestantes puissent être sauvés, nous ne le nions point, parce qu'ils peuvent être dans une ignorance invincible, et qu'ils ne seraient pas là, s'il était en leur pouvoir de s'unir à la vraie Eglise. Dieu ne demande pas l'impossible. Quand le fait est impossible, il faut le désir pour le fait. Tous ceux qui croient la foi orthodoxe, sans laquelle personne ne peut être sauvé, et qui ont le désir et l'intention d'embrasser la foi catholique, s'il était en leur pouvoir, seront sauvés, mais non pas à cause qu'ils sont dans telle secte religieuse, mais parce qu'ils sont virtuellement, in *Fotoanimæque dispositione* hors d'elle, et dans la communion catholique.

Il y a beaucoup d'autres matières dans ces lectures sur lesquelles nous aurions désiré faire quelques remarques, mais nous les laissons de côté, parce que nous avons désiré dans le présent article, nous borner à un seul point. Nous espérons avoir démontré que d'après les raisons de l'évêque les réformateurs anglicans ne sont pas lavés de la tache de schisme. Autant que nous pouvons le voir, il n'a rien apporté qui puisse faire connaître que leur séparation est hors de la catégorie du schisme, ou qui le moins du monde affaiblisse la présomption que nous avons élevée contre eux. Jusqu'à ce que cela soit fait, l'Eglise Catholique reste ferme dans son ancienne possession, et n'a pas besoin d'entrer en défense sur ses titres. Nous laissons donc la question des réformateurs jusqu'à ce qu'un champion vienne avec des principes plus solides sur lesquels il puisse appuyer ses prétentions.

— Comme nous avons parlé plusieurs fois de la Bible, dans nos traductions de M. Brownson, il ne sera pas hors de propos de faire connaître aux protestans, comment les catholiques regardent la Bible revêtue des conditions requises, c'est-à-dire, nous venant de la tradition de l'Eglise, et interprétée dans le sens de l'Eglise. J'ai ri de la bon-homme d'un ministre ambulant qui raconte naïvement dans ses rapports qu'il a trouvé un curé qui n'avait jamais lu la Bible, et même qu'il n'en avait jamais entendu parler, et la curiosité le porta à lui demander de vouloir bien lui en montrer une, mais le ministre complaisant ne se borna pas à cela, il lui en donna une afin qu'il pût la lire. Si le fait est vrai, comme le rapporte ce ministre, (car ces ministres ambulans nous *content* tant de beaux *contes* dans leurs *rapports* !) on ne pouvait mieux mystifier un pauvre être insignifiant. Mais voyons comme le P. Berthier parla de la Bible, c'était un Jésuite, par conséquent un *ami de l'ignorance*, qui lui aussi n'avait pas entendu parler de la Bible, nous allons voir les beaux sentimens qui sortent de son cœur à l'idée de ce livre divin, et nous laissons aux biblistes d'en produire de semblables.

..... A la vue seule du volume sacré de vos Ecritures, mon esprit ébloui d'une si grande majesté se trouble et se confond, mon âme tombe en défaillance, toutes mes puissances perdent leur activité. Ah ! je me prosterne comme le peuple d'Israël, quand il vit le livre de la loi entre les mains d'Esdras. Je me dis à moi-même : c'est donc là le recueil de discours de mon Dieu, de ses divins oracles, de ses saintes ordonnances, de ses consolantes promesses : c'est de là que sortent les paroles de la vie et de la sainteté. Quelle abondance de vérités ! J'y trouve la vraie histoire du monde, la vraie suite des générations, la perpétuité de la vraie religion, les cérémonies du vrai culte, la mission des vrais prophètes, les vrais principes des mœurs, les exemples de la vraie vertu, les vrais fondemens de ma foi, les vrais appuis de mon espérance, les vrais motifs de mon amour, le vrai repos de mon âme, le vrai remède aux craintes de la mort, les vrais et les seuls biens qui puissent satisfaire mes desirs. J'y vois J. C. centre de tout, enseignant tout, prévoyant tout, entraînant tout. Il est promis dès l'entrée du premier livre de Moïse, et il est invoqué tout à la fin de l'Apocalypse du disciple bien-aimé, justifiant ainsi ce qu'il dit de lui-même qu'il est la *première lettre et la dernière, le commencement et la fin*. Il est le commencement des deux testamens, figuré et annoncé dans tout l'ancien, manifesté et reconnu dans tout le nouveau, désiré et attendu par tous les Prophètes, vu et attendu par tous les Apôtres. O Dieu ! quel présent vous avez fait aux hommes en donnant vos Saintes